

Pierre-Henri Simon : «Antimémoires, d'André Malraux», *Le Monde*, n° 7062 (*Le Monde des livres*), 27 septembre 1967, p. 1.

Dès leur apparition, les *Antimémoires* d'André Malraux font événement, et pour deux raisons. D'une part, c'est, après un silence de plus de vingt ans, le retour d'un grand écrivain à la création littéraire : les ouvrages d'esthétique n'avaient certes pas aboli le cachet personnel, mais ils mettaient l'accent sur l'érudition. D'autre part, la richesse et l'actualité de la matière alertent l'homme du XX^e siècle sur ses interrogations et ses passions les plus vives : voici que voltigent les poussières enflammées que soulève le vent de l'esprit quand il accède à la conscience du destin, joue avec l'histoire de l'éternité, creuse le sens de la vie et de la mort.

Mais pourquoi *Antimémoires* ? Dans quelques pages d'introduction, Malraux réussit beaucoup mieux à définir son projet qu'à justifier son titre. Si l'homme, pense-t-il, existe dans ses actes mieux que dans ses secrets, le passage des mémoires aux confessions est une chute : il substitue aux grandes actions des grands hommes les petites histoires des individus; sur cette pente, la névrose deviendra plus intéressante que la volonté, et connaître un homme finira par vouloir dire «*connaître ce qu'il y a en lui d'irrationnel, ce qu'il ne contrôle pas, ce qu'il effacerait de l'image qu'il se fait de lui*». Ce n'est pas en ce sens que Malraux a voulu se connaître, ni qu'il a regardé et représenté de Gaulle, Nehru et Mao. Il prétend n'estimer l'individu que dans son rapport à une transcendance. «*Ce qui m'intéresse dans un homme quelconque, c'est la condition humaine; dans un grand homme, ce sont les moyens et la nature de sa grandeur; dans un saint, le caractère de sa sainteté. Et quelques traits qui expriment moins un caractère individuel qu'une relation particulière avec le monde*».

Voilà donc exclues la biographie privée et la confession publique, et nous ne trouverons ni l'une ni l'autre dans ce panorama d'une vie mêlée à quarante ans d'histoire de l'Europe et de l'Asie. En revanche, les rapports avec le gaullisme, les voyages aux Indes et en Extrême-Orient de 1923, de 1929, de 1958 et de 1965, les missions aux Antilles pour le référendum, à Delhi auprès de Nehru, à Hanoï chez Ho

Chi Minh, à Pékin chez Mao, font abonder le pittoresque des décors, la psychologie des portraits, les analyses aiguës et informées des situations politiques, les vues prospectives de l'avenir des nations et des continents. En tout cela, nous sommes bien dans la tradition classique du genre des Mémoires, historiques dans leur étoffe, prenant les hommes dans leurs desseins, leurs attitudes et leurs actes, celui qui se raconte n'étant pas seulement un témoin, mais un acteur. Malraux ne se juge digne de se raconter que par sa participation à une aventure collective : «*Que m'importe ce qui n'importe qu'à moi ?*»

Il nous est d'ailleurs précisé que ce n'est ici que le premier tome d'une série de quatre dont les suivants, qui ne paraîtront que posthumes, seront plus complets sur les questions d'histoire. Mais ils n'en seront pas moins couverts du titre d'*Antimémoires*. Alors, que signifie ce néologisme ? Voici l'explication : «*L'homme que l'on trouvera ici, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde... J'appelle ce livre Antimémoires parce qu'il répond à une question que les Mémoires ne posent pas, et ne répond pas à celles qu'ils posent*». En d'autres termes, l'étoffe historique, au sens où l'on voit des actes produire des événements, ne serait pas ici le fond des choses : l'intérêt majeur devrait être cherché au niveau de la conscience qui s'interroge devant le destin, et qui essaie comme des réponses ses initiatives pour s'accorder au monde. «*Toute civilisation, écrit encore Malraux en répétant une idée axiale de sa pensée, est hantée visiblement ou invisiblement par ce qu'elle pense de la mort*». Son esthétique, nous le savions, se soumettait à cette intuition funèbre; sa politique, ou du moins sa vision de l'histoire s'en inspire aussi, car les empires sont faits pour supporter des civilisations, et celles-ci ne créent pour les hommes des liens de communion et des motifs de courage et d'espérance qu'autant qu'elles lui imposent une idée tolérable de sa condition mortelle. Si Malraux est si profondément sensible au mystère de l'Inde, et s'il trouve tant de plaisir à converser avec Nehru dans la nuit d'un jardin de Delhi, c'est qu'il y foule la terre la plus imprégnée de rêves métaphysiques, et y respire la culture la plus propre à envelopper l'âme de divin. Si son temps l'inquiète, c'est que, dit-il, «*voici la première civilisation capable de conquérir toute la terre, mais non d'inventer ses propres temples et ses tombeaux*»; et s'il lui reconnaît un mérite,

c'est d'avoir fait partout surgir des ruines et ouvert des musées où la culture à recueilli «*l'héritage de la noblesse du monde*» : les figures de l'art interprétées comme emblèmes du sacré.

On le voit : deux intentions de nature différente soutiennent et exaltent ce grand livre, mais aussi le compliquent et y font traîner des ombres. L'homme d'un siècle obsédé d'histoire et lui-même personnage historique rentre dans ce qu'il a pensé et accompli, vu et entendu : le génie épique y éclate avec ses vertus propres de clarté et de mouvement, et ce sont des pages admirables où se dessinent, aux détours d'une mémoire foisonnante et d'une imagination visionnaire, les figures illustres : de Gaulle tenant dans ses grands bras l'idée qu'il se fait de la France, Gandhi ramassant avec ses frères affamés le sel de la mer pour refuser la gabelle et renverser sans violence la loi des maîtres étrangers, Mao triomphant des généraux avec l'immense jacquerie de la Longue Marche. C'est l'évocation de la Résistance où, sous le nom du colonel Berger, Malraux lui-même s'est vu devant un peloton d'exécution et a frôlé la torture; et c'est, couronnant l'ouvrage, la fresque de l'enfer concentrationnaire, où se mêlent des accents de Goya et de Picasso. Mais les guerres, les révolutions, les prouesses du courage même, ne sont que le décor du drame où Jacob ne cesse de lutter avec l'Ange, l'homme avec le Destin. Le destin, nous avait dit d'abord Malraux, c'est la fatalité de la mort; mais son expérience lui apprit que «*le dialogue de l'être humain et du supplice est plus profond que celui de l'homme et de la mort*». Plus redoutable que la mort est le Mal : tout ce qui menace la qualité de l'homme, tout ce qui lui ôte sa dignité – misère, injustice, humiliation, torture. Il y a un ordre des valeurs qui donne un sens à la vie et à l'histoire. Si la Résistance est exaltée, c'est qu'elle fut un sursaut d'honneur. Si le monde concentrationnaire est proprement satanique, c'est qu'il est l'esprit organisant l'avilissement de l'homme. Ainsi, le fleuve des Mémoires narratifs, d'ailleurs aussi capricieux, aussi peu chronologique que possible, se perd fréquemment dans les questions éthiques, esthétiques, religieuses et métaphysiques qu'ordinairement les Mémoires «*ne posent pas*» – encore que ceux que Chateaubriand a intitulés abusivement d'outre-tombe les rencontrent et les touchent aussi.

Ce qui ajoute parfois à un certain déconcertement du lecteur, c'est le type de composition apparemment désordonnée mais savamment contrapuntique des *Antimémoires*. Par exemple, on est surpris de trouver en tête du premier morceau vingt-sept pages, et dans le corps du troisième vingt-six, exactement reprises des *Noyers de l'Altenburg*. Il faut sans doute comprendre que ce premier morceau, à travers des souvenirs de voyages en Egypte, en Allemagne et au Guatemala, brode surtout sur les thèmes de la mort, de la religion et de l'art, et que l'épisode repris des *Noyers de l'Altenburg*, le fameux colloque des ethnologues, dans la bibliothèque de Walter, pose les expressions les plus fortes de ces thèmes. Malraux nous apprend d'ailleurs en passant que le suicide du père de Berger est une transposition romanesque du suicide de son propre père. Quant au second morceau, qui a pour titre *La Tentation de l'Occident*, il fait une grande place au dialogue de l'Europe et de l'Asie, principalement sur la relation de la vie et de la mort; or, l'épisode reproduit des *Noyers*, la nuit d'angoisse de Malraux dans la fosse où son char est tombé sous les obus allemands et la joie matinale de retrouver la vie dans une cour de ferme où deux vieux se chauffent au soleil, transpose en style occidental et moderne les «*mythes antiques des êtres arrachés aux morts*» : l'hindouisme est derrière. Mais il arrive que certaines digressions ne sont plus explicables. Passant en 1965 à Singapour, Malraux dit y avoir rencontré le Clappique de *La Condition humaine*; et celui-ci va développer, en cent pages, le plan d'un film qu'il prépare pour illustrer le souvenir de David de Mayrena, aventurier de la fin du siècle dernier qui a pu fournir quelques traits au Perken de *La Voie royale*. Cette seconde mouture du célèbre roman, repris avec humour dans le ton de Clappique, pourquoi ? Peut-être pour offrir ce mélange du farfelu et du tragique, en quoi Malraux nous a avertis que consistait aussi le genre des *Antimémoires*. Cent pages démarrées et superflues dans un volume de six cents, cela fait tout de même beaucoup.

Mais quoi ! Quel grand écrivain n'a ses défauts, qui sont souvent le revers de ses vertus ? La force de Malraux, sensible dans toute son œuvre mais jamais plus que dans ses *Antimémoires*, c'est cette vigueur du souffle, cette germination tropicale d'images et de métaphores, cette phosphorescence d'idées où l'on sent l'acquis d'une culture exceptionnelle qui s'est accrue de tout, livres, voyages, musées, aventures, action

guerrière et politique, contacts humains à tous les niveaux, y compris la familiarité des illustres. Sur ce fond opulent travaille un génie à la fois dialecticien et poétique, mais moins porté à la rigueur des raisonnements qu'à l'imprévu des associations, à l'ingéniosité des allusions et à la brusquerie des transitions. Cela donne parfois à son éloquence officielle ce ton pythique dont s'étonnent les auditoires étrangers, habitués à lier la prose française, même dans son lyrisme, à l'ordre cartésien; et il arrive que le style même de l'écrivain pâtisse de cet excès de virtuosité par un rien d'emphase et des brouillages d'ondes. Mais le mouvement emporte tout, et ce qui manque le plus à la prose française depuis que Montherlant écrit moins, la hauteur du ton, l'arraché du trait, la rencontre du lyrisme et de l'humour, du naturel et de la grandeur, nous est rendu par les *Antimémoires*. Parfois, des morceaux d'anthologie se détachent : la descente dans la chambre souterraine de Hitler, le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon.

Si je n'avais craint de m'abandonner à des considérations politiques, j'aurais insisté sur le dialogue Malraux-de Gaulle. Il a, comme on pouvait l'attendre, de la tenue, et il éclaire le paradoxe de l'alliance et de l'amitié entre ces deux personnages si différents, le général catholique et l'intellectuel qui fut d'extrême gauche. Mais enfin, grands hommes tous les deux, se vantant l'un et l'autre d'avoir épousé la France, également convaincus de la nécessité des nations et de la transcendance de l'Etat. Grands hommes et grands esprits, qui jouissent de se rencontrer dans les hautes vues spéculatives et prophétiques, un peu loin des ministres qui besognent sur les détails et font l'intendance et le budget.

Un livre qui prend son élan dans l'angoisse du destin, sa fièvre dans le ton barrésien d'une idéologie passionnée, son sens dans l'exaltation de la noblesse et du courage de l'homme, et son prestige dans l'éclat d'un langage accordé aux idées et aux passions. Comment sera-t-il accueilli par l'opinion éclairée, qui vante aujourd'hui la pensée négative, gratuite, formaliste et abstraite ? Déjà, vers 1960, de fiers puritains saluaient en Malraux un beau génie mort jeune. Comme si, à un certain niveau de conscience et de style, l'importance et la survie d'une œuvre dépendaient encore des goûts transitoires des générations ! Une grande vie, une prose large, une saisie violente

*Pierre-Henri Simon : «Antimémoires, d'André Malraux»,
Le Monde, n° 7062 (supplément), 27 septembre 1967, p. 1.*

des problèmes de la condition humaine dans leur intemporalité et leur actualité, voilà ce que porte, parfois forcée mais toujours puissante, la voix des *Antimémoires*. Dans le bruit de notre siècle épique et tragique, elle dépose au procès de l'homme un témoignage qui va rejoindre ceux dont la succession a fait le fond et la lumière de la culture.